

L'Ecole de Francfort a connu et connaît encore une fortune extraordinaire dans les milieux intellectuels du monde occidental, particulièrement dans les pays anglo-saxons et de langue allemande. Le phénomène s'explique aisément, si l'on considère que les principaux représentants de l'école, Adorno, Horkheimer, Marcuse apparaissent à la fois comme des continuateurs de la grande tradition philosophique allemande et comme des critiques intransigeants de la culture et de la civilisation bourgeoises actuelles. De différentes manières, ils traduisent le désenchantement d'une grande partie de l'intelligentsia devant l'évolution du monde contemporain, son pessimisme quant aux résultats de l'engagement politique révolutionnaire, mais aussi sa volonté de ne pas sacrifier sur l'autel du pouvoir l'indépendance de la pensée. Sans doute les uns et les autres ont-ils tiré des conclusions différentes de la contestation étudiante de la fin des années soixante, mais aux yeux de ceux qui les apprécient, ils ont le mérite commun



de maintenir une réflexion d'avant-garde dans un contexte social et culturel de pragmatisme et de rationalité capitalistes. A cet égard, leur méfiance devant les pièges de l'action, leur tendance à privilégier la théorie sont perçues positivement comme une condition de leur efficacité critique, et non comme la recherche d'une tour d'ivoire confortable. On leur est reconnaissant de se placer au-dessus de mêlées confuses et, déroutantes, au-dessus d'un présent déconcertant et décevant pour préserver les chances d'un monde plus humain.

Cette image qui ne rend pas compte de la complexité de la Théorie critique, mais reflète bien certains de ses derniers développements, a quelque chose de très paradoxal pour un courant de pensée qui, à l'origine se préoccupait essentiellement de l'unité de la théorie et de la pratique et qui, de ce fait, liait son sort au mouvement ouvrier et révolutionnaire. C'est pourquoi il apparaît indispensable, avant tout autre examen de s'interroger sur la situation du mouvement révolutionnaire et de son arme théorique, le marxisme lors des années décisives où se cristallisèrent les principales thèses de l'École de Francfort.

En l'occurrence, il s'agit évidemment de s'interroger sur la théorie et la pratique du mouvement ouvrier allemand après la première guerre mondiale et l'effondrement du régime impérial. La société allemande fut sérieusement secouée par la Révolution de Novembre et c'est seulement après octobre 1923 qu'elle commença de nouveau à se stabiliser avec beaucoup de difficultés. Au cours de ces cinq années d'affrontements, la classe ouvrière fit donc preuve d'une très grande combativité, donnant naissance à des conseils ouvriers, à des détachements armés, s'engageant dans plusieurs grèves générales et épreuves de force. Néanmoins, on peut constater que les forces contre-révolutionnaires surent faire face à tous les défis et profondément

influencer le mouvement ouvrier lui-même<sup>1</sup>. Ce sont les social-démocrates majoritaires qui furent les principaux agents de l'écrasement du spartakisme en 1919 et ce sont les dirigeants syndicaux les plus influents qui favorisèrent la politique d'intégration du grand patronat (commissions économiques paritaires). En fait, la classe ouvrière ne put faire son unité que sur des objectifs défensifs et ne parvint jamais à se retrouver pour mettre fin au régime capitaliste. Même dans les moments les plus favorables, ceux où les révolutionnaires semblaient avoir l'appui de la majorité des couches prolétariennes, la prise du pouvoir se révéla un objectif irréalisable : trop de problèmes de stratégie et de tactique restaient irrésolus. Dans ce domaine, l'héritage de la social-démocratie d'avant-guerre fut très lourd à surmonter, non seulement à cause du conservatisme et de la bureaucratisation de l'appareil du Parti, mais aussi en raison des déficiences des radicaux de son aile gauche. Rosa Luxembourg et ses amis avaient percé à jour l'opportunisme de la direction social-démocrate bien avant le retournement d'août 1914, mais ils n'avaient à peu près rien entrepris pour lui opposer une force constituée, susceptible d'intervenir sur le terrain de la lutte des classes en toute indépendance. La plupart d'entre eux escomptaient que la pression des masses suffirait à bousculer les oppositions et les résistances au moment de la crise révolutionnaire. Pendant la guerre, le groupe spartakiste fut extrêmement réduit en nombre, et malgré le succès de l'agitation de Liebknecht ne put empêcher les travailleurs déçus de se tourner vers la social-démocratie indépendante, sa confusion et son pacifisme (Kautsky et Bernstein en étaient membres<sup>2</sup>). Le travail de fraction qui fut ensuite entrepris dans cette dernière ne put naturellement donner que de maigres résultats, d'autant plus maigres que beaucoup de révolutionnaires voyaient en lui une compromission, voire



une démission. La fondation du parti communiste ne put par conséquent s'opérer dans de bonnes conditions et obtenir un écho suffisant dans les masses ouvrières. Rosa Luxembourg qui avait saisi la nécessité d'un travail d'organisation systématique pour donner toute leur portée aux mots d'ordre révolutionnaires et pour aiguiller la classe ouvrière vers la formation de ses propres organes de pouvoir, se heurta à la majorité des spartakistes. Quand elle préconisa la participation aux élections à l'Assemblée nationale constituante et la participation aux syndicats réformistes pour gagner les masses encore influencées par la social-démocratie à une politique communiste, elle fut mise en minorité aux côtés de Karl Liebknecht. Les militants spartakistes croyaient en général qu'il suffisait de préconiser l'extension des conseils ouvriers et de dénoncer la démocratie bourgeoise pour faire avancer la cause révolutionnaire. Les organisations réformistes elles-mêmes ne leur semblaient constituer que des obstacles temporaires, des organisations à double face, et par le fait même faciles à démasquer. L'impréparation politique des masses et des organisations leur échappait à peu près complètement. Ils ignoraient en particulier la relation étroite qui devait exister entre les progrès de l'auto-organisation ouvrière et les progrès de la clarification politique sur les objectifs à atteindre face au pouvoir toujours organisé de la classe dominante. En un mot, beaucoup de communistes n'arrivaient pas à déterminer clairement les points sur lesquels il fallait faire porter les efforts principaux pour vaincre une bourgeoisie expérimentée<sup>3</sup>.

Après l'assassinat de ses leaders les plus prestigieux, le Parti dut se séparer de son aile la plus extrémiste pour nouer des liens solides avec la fraction la plus avancée de la classe ouvrière. En 1920, il réussit à fusionner avec la majorité du parti social-démocrate indépendant. Pour autant

ses difficultés n'étaient pas terminées. Si ses dirigeants évitaient les erreurs les plus grossières, ils ne savaient guère comment faire face aux tensions de la situation. Ils étaient ainsi une proie désignée pour certains conseillers en « Révolution » de l'internationale communiste qui les poussèrent à l'aventure désastreuse de mars 1921 (tentative avortée de prise du pouvoir). Dans son ensemble, le Parti appréciait mal les variations du rapport des forces et cherchait souvent de façon volontariste à rattraper les occasions perdues. Aussi est-ce avec beaucoup de réticences qu'il s'engagea dans la politique de front unique de la classe ouvrière préconisée par Lénine et Trotski. De nombreux militants avaient l'impression que l'objectif proclamé, la conquête de la majorité de la classe ouvrière, ne pouvait se concilier avec les moyens définis, les actions unies avec les réformistes. Ils craignaient qu'on ne revalorisât ainsi des agents de la Contre-Révolution (les assassins de Rosa Luxembourg et de Karl Liebknecht). Le groupe dirigeant du Parti autour de Heinrich Brandler ne fit pas grand-chose pour les détromper. Il transforma largement la tactique du front unique en une stratégie, c'est-à-dire en un but en soi, en perdant de vue les objectifs essentiels, l'épanouissement du mouvement des conseils ouvriers et la prise du pouvoir. Il y eut des succès apparents sur la base de cette orientation. Le Parti augmenta son influence électorale et son influence dans les syndicats au point qu'il n'est pas erroné de penser que, pendant quelques mois, il acquit la majorité de la classe ouvrière. Mais le revers de la médaille était moins brillant. Quand survint la crise révolutionnaire de l'année 1923, le Parti était on ne peut plus mal préparé à y faire face. Dans de très nombreuses régions d'Allemagne, il était embourbé dans ses rapports avec la social-démocratie et n'était guère capable de passer d'une attitude d'opposition passive à une attitude offensive pour exploiter la crise de